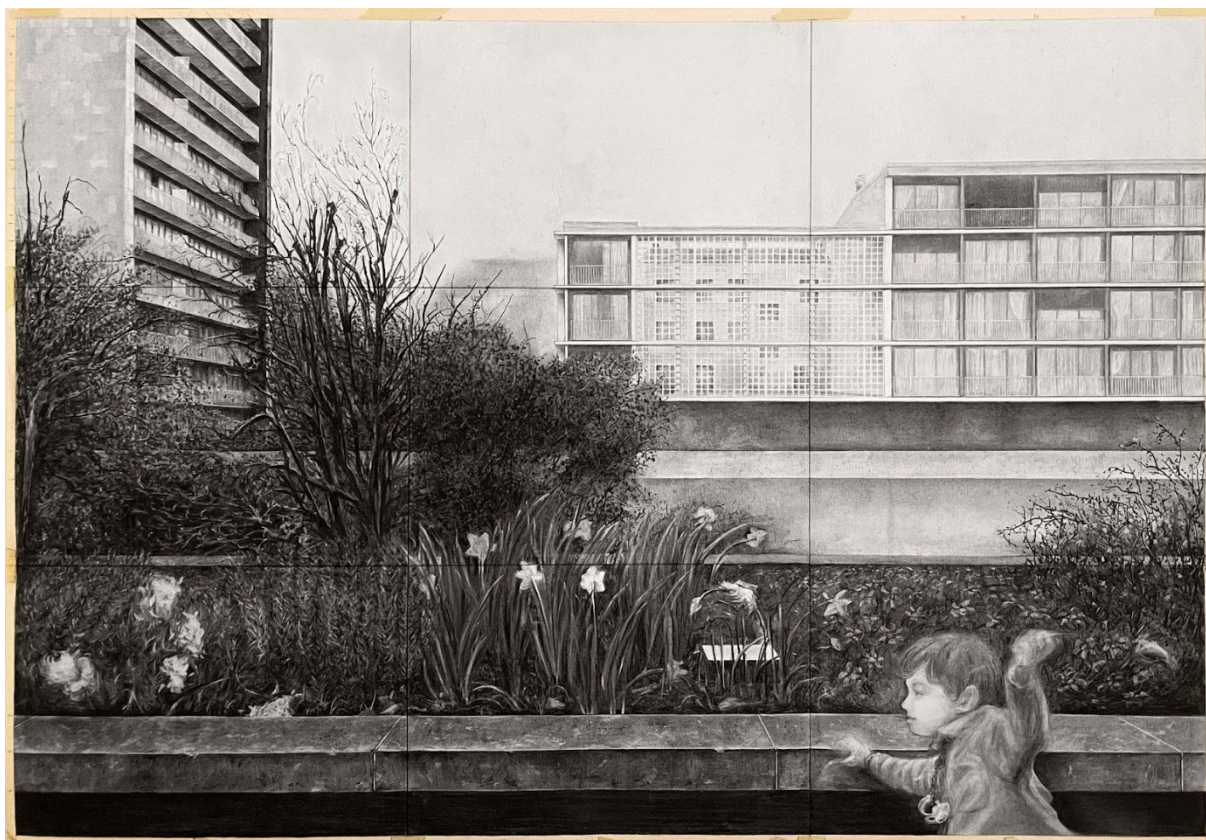


Prix Henry Jacques Le Même,
Architecture à la lettre - un lieu, un texte

Au Point du Jour, le temps court
par Laura Follin



Le plan et les événements
Fusain sur papier, 89 x 126 cm
© Laura Follin, 2026

| - |

Voici quelques mois que j'habite «dans les Pouillon», comme on dit ici, à Boulogne-Billancourt.

Assise à mon bureau, je contemple la résidence imaginée, dessinée, et construite par Fernand Pouillon. L'ensemble est serein. C'est parfait, me dis-je, pour écrire.

Mon regard pêche à la mouche. Je parcours les horizontales fuyantes, rencontre des verticales que je remonte, et bondis, de surface en surface. Il y a profusion de lignes, d'intersections et de points, qui s'organisent avec intelligence pour former des volumes clairs. Évidence dans ces derniers, méticulosité dans les jonctions, ici, point de confusion ni de chaos : les volumes éloquents se respectent, et la dignité s'impose dans le silence entre les barres et les tours. Profusion. Mais concision et équilibre.

Je retourne à ma pêche. Mon regard est maintenant piégé dans la maille resserrée formée par les dalles, les appuis filants et les lames de béton. Ma vue se fait trouble. Les niveaux sont démultipliés, l'échelle humaine est perturbée. Me voici à fleur des chambres et je ne peux y entrer. Les façades du Nord et de l'Est sont épaisses et impénétrables ; elles ressemblent à des forteresses. Introversion. Mais robustesse et puissance.

Le pêcheur m'a eue ; de ma pièce, mon regard est désormais soulevé par une tour de section carrée qui domine l'ensemble. Ses deux longs rubans de pierre banchée, dissimulant les escaliers de secours, hissent sur vingt niveaux des appartements ouverts qui semblent regarder au loin. Ce même loin se reflète sur ses baies comme un paysage observé se reflète dans les yeux. Lueurs rosées au point du jour, pierre d'un doré clair au zénith, teintes orangées et lourdes au soir ; cette tour fonctionne comme l'aiguille dressée d'une horloge. Monumentalité, temps qui passe, mais ouverture et lumière — et l'horizon qui ne disparaîtra jamais.

À l'environnement construit s'ajoute un autre spectacle, organique, du jardin en contrebas et des végétaux sur les balcons filants. La végétation est tantôt chahutée par le vent, tantôt caressée par la brise. Contrepoint par nature, elle fait clignoter à certains endroits les fuyantes blanches et dorées des nez de dalles et des corniches. C'est de la poésie.

Mon esprit vagabonde, rêve et se perd dans les feuillages. Et dans cette perte me revient la pensée saugrenue que les végétaux semblent parfois danser seuls, sans l'aide d'une force extérieure, comme animés par une vie qui leur est propre. C'est drôle de les envisager ainsi, surtout par temps venteux ; on les prend pour des fous, ivres de la vie, douce et barbare. Peut-être les verrez-vous ainsi, un jour, et que cela vous fera sourire. Excusez-moi si cela arrive mais également si cela n'arrive pas.

Il me semble que je digresse. Et je dois partir. J'entends du bruit.

| - |

| - |

Voici donc quelques mois que j'habite dans la résidence Nord du Point du Jour.

Les tours et barres qui la composent délimitent un vaste espace sur dalle : la Place Corneille. Elle est reliée à la ville par des accès entre les volumes bâtis et par des halls traversants.

On y accède,
au sud, par la rue du Point du Jour,
à l'ouest, par la rue des Longs Prés,
et au nord, par la rue du Dôme.
À l'est, manifestement, on dort.

D'emprise rectangulaire, la place s'organise sur deux niveaux qui se regardent.

Le niveau supérieur de la dalle accueille la circulation piétonne, entre halls d'un côté et jardin central en contrebas.

Hissé à un demi-niveau plus haut que la rue, comme pour s'en protéger mais sans vouloir s'en dissocier complètement, ce cheminement piéton semble vouloir dire :
« Vous pénétrez un (haut) lieu » .

La résidence se veut ouverte sur la ville, traversable comme on traverse un quartier.

Ce qui est le cas, encore, mais l'apparition récente de portails et de digicodes pour des questions de sécurité, de maintenance et d'entretien, semble amorcer une nouvelle ère. Il est prévu également le remplacement des portes des halls traversants afin de contrôler les flux.

Je pense à mes charges de copropriété qui ont doublé et me tends, sensiblement ;
ma passion coûte cher.

Les Boulonnais passant par cet endroit sans y résider sont nombreux. C'est que la Place est bien placée. Commodément située entre métro, ensemble scolaire, église et domiciles, elle a ses rituels et ses heures de passage.

Raison logistique, ou plaisir esthétique ? Pourquoi choisir.

D'un côté de cette circulation, les halls lumineux et traversants offrent

un cadrage sur les places secondaires arborées. La traversée est un panorama.

De l'autre côté, une bande paysagère de massifs, interrompue ponctuellement par des terrasses minérales, offre des vues en plongée sur le jardin central et son bassin.

L'accès à ce jardin se fait de manière axiale, par de larges escaliers fièrement disposés dans une configuration symétrique.

Pas de doutes, ce lieu est un monument.

Encore du bruit.

| - |

| - |

Depuis le jardin, la perception de l'ensemble est complétée, amplifiée ;
les bâtiments s'élèvent dans une mise en scène majestueuse qui se reflète dans l'eau.

L'œil du promeneur, irrésistiblement attiré par les bâtiments, peut remercier
la végétation, les hauts pins et cèdres, dont les branches et feuillages cadrent,
dans une forme indéterminée, les lignes continues des balcons, des garde-corps,
et des stores bleus.

À leur pied, il peut observer également le bassin, délimité par des bordures maçonnées
que parterres de plantes et de fleurs, nombreux, font clignoter sous l'effet du vent ralenti.

Une passerelle qui l'enjambe divise secrètement ce bassin en deux.

Côté nord, dans l'eau claire, de petits poissons rouges semblent jouer ensemble,
tandis qu'au sud, l'eau, verte et épaisse, abrite de bien plus gros poissons
dont la silhouette sombre et trouble ne se laisse jamais saisir complètement.

Des espaces de bureaux entièrement vitrés, situés sous la circulation haute, encerclent
le jardin et semblent couler des jours heureux.

J'aime imaginer que les travailleurs, parfois, aperçoivent des enfants de la résidence relâcher
en cachette leur poisson rouge dans l'eau.

Rien ne laisser deviner que sous ce beau spectacle, quelques mètres plus bas,
repose dans le noir une armée de voitures bien rangées.

| - |

| - |

Assise à mon bureau, mon regard saute comme une puce de rectangle en rectangle.
La longue barre basse de quatre niveaux qui me fait face est principalement composée de studios.
Chaque studio est composé de trois baies.
Le soleil commence à tomber ; les rectangles clignotent ici et là, par groupe de trois souvent,
et par groupe de six plus occasionnellement.
C'est le moment parfait, me dis-je, pour écrire.

Ah, voilà que j'entends le bruit d'un ascenseur en mouvement. *Et m...*
trois petits points ?
J'inspire, quitte ces lignes pour revenir à ma vue, et expire entre les lignes blanches
des nez de dalle qui me projettent sans détour aucun dans le paysage construit.
Je tombe dans le jardin, où des enfants se cachent les uns des autres.
Je les suis du regard et joue avec eux. Je rêve.
Je n'ai jamais vraiment aimé les points de suspension, à la place desquels je préfère l'assemblage ludique des
mots (même s'il est maladroit), et le silence franc du point.
Je ne fais pas référence à ce que j'écris, car je n'écris jamais. Ni ne lis assidûment, d'ailleurs.
Ce que je veux dire : écrire, c'est aussi construire. Cela s'apprend, en s'exerçant.
Je digresse encore ; c'est que mon esprit se balade pareil à mes yeux et se perd en distractions. Un enfant se fait
disputer par son père, car il ne veut pas rentrer chez lui.
Je relève mes yeux et inspire. Pourquoi suis-je là, déjà ?
Ah oui, les petits points de censure.
Je croise du regard la tour à section carrée. Elle me regarde aussi ; il me semble que je dois à ma vue le franc-
écrit : *et merde*.
C'est mon fils qui arrive. Je dois partir ; il a trois ans.

Je sais que la porte va claquer à la fin de cette phrase, en ce point : (clac). Claquement qui donne aussitôt le
point de départ à ce rire, joyeux et inconscient, qui s'épanouit dans l'entrée pour venir mourir dans mes
oreilles, en trois temps, comme souvent.

En ce lieu, j'ai le curieux sentiment que tout est mesurable, en unités de longueur et de temps.
Absolument tout, même la joie. Il y a l'architecture, son cadre, sa trame de fond et de formes, ses surfaces
d'accroche, mais il y a la vie aussi, qui y a cours.
J'ai l'impression que même les événements les plus extérieurs et immatériels finissent, fatalement, par générer
des éléments à la rencontre du lieu.

Mon fils arrive.

| - |

| - |

Durant plusieurs mois, j'ai cru, assise à mon balcon à observer d'un œil à moitié ouvert la vie sur place, que les piétons de passage se promenaient ; forcément.

Cette illusion est causée, je crois, par la longueur des distances à parcourir.
Le piéton, transformé en promeneur malgré lui, semble toujours avoir ce pas lent qui suspend le temps.
Et alors, comme par magie, l'espace autour de lui déjà vaste semble devenir plus grand.

| - |

| - |

Assise à mon bu... Ah, voilà que j'entends l'ascenseur.
C'est mon fils qui arrive. Claquement de porte, rire en-trois-temps.

Les formalités logistiques étant en cours (enlever et accrocher son manteau, retirer et ranger ses chaussures), peut-être ai-je le temps de choisir la typographie. C'est une action qui me semble sans mystère, sans imprévu, réalisable. en un temps court, et qui, surtout, ne requiert pas le silence posé des choses.

Mon fils se fait de plus en plus bruyant ; il me faut faire vite.

Deux frappes au clavier, clic, molette, clic ; par défaut, je tente :
Times New Roman, pour donner à mes lignes un caractère littéraire confiant — et aussi par là, peut-être, m'insuffler confiance.
Quel malaise. Ces quelques lignes de mots, transformées en traînées baroques et au pianotement fourchu, me donnent les yeux ronds.
Je déglutis et reviens au Calibri, typographie que j'affectionne depuis mes études. Calibri, c'est plus de dix ans d'amour fidèle, avec quelques aventures décevantes. Calibri est droit et serein, et ses rondeurs sont discrètes.
La forme a son importance et son impact, comme en architecture.
Calibri me semble approprié, pour témoigner de ce lieu. Le changement de typographie entraîne l'apparition de césures. Comme c'est impur, me dis-je.

Je regarde de nouveau vers l'extérieur ; ici, pas d'empattements ni de dire tronqués. Chaque chose prend place, dans son unité, et rien ne dépasse, sinon les événements.

En parlant d'événement. « Pin-ponn, pin-ponn... maman ! »
Les choses se corsent ; mon fils, Louis, déboule dans la pièce et se dirige vers moi en courant. Par un geste incontrôlé sur la molette, une portion de mon texte apparaît en une typographie qui m'est inconnue.
Et je dois avouer que je n'y suis pas insensible du tout.

Louis grimpe désormais sur mes genoux et agite ses mains devant mes yeux. Mais rien n'y fait, mon regard reste rivé sur ces lignes.
Je ne regarde ni les mots, ni leur sens ; j'assiste simplement à la beauté manifeste de ces formes noires qui se détachent du fond blanc.
Ce doit être ça, le fameux impact de la forme.

| - |

| - |

Je viens de ranger les courses, et je dois déjà repartir.
Et je dois mettre ma machine en route,
celle de ma tête et celle du linge sale.

J'entends celle du voisin du dessus,
ou alors c'est celle d'à côté, je ne sais pas.
Ou les deux.

J'ai l'impression d'habiter dans une machine.

| - |

| |

Un nouveau jour se lève au Point du Jour.

J'ai déposé mon fils chez sa mamie, ma mère ; elle habite en face, dans la barre de studios de quatre niveaux. Sa façade est lisse et vitrée. Elle n'a pas de balcons. Elle n'exprime rien d'autre que ce qu'elle est, trame et subdivision.

Un peu plus loin en direction de la tour, cette même façade se prolonge sur un même plan en moucharabieh blanc. Elle passe devant la cour arrière d'un immeuble voisin existant, pour venir rattraper une dernière travée de logements qui se retournent face à la tour.

En ce lieu précis, à l'angle du premier étage, j'ai une affection bien ciblée pour le délicat auvent en tissu bleu, souvent déployé ; il apporte dans cet ensemble monumental de béton et de pierre, le témoignage de la fragile condition humaine.

Je parcours les lignes. Celles de mon court texte écrit hier.

« J'ai l'impression que même les événements les plus extérieurs et immatériels finissent, fatalement, par générer des éléments à la rencontre du lieu. »

Je ne me sens pas particulièrement disposée à développer.

Mais, me vient à l'esprit le fait récent que j'ai réorganisé la position du mobilier, au grand dam de mon compagnon.

J'avais besoin, disons, de nouvelles perspectives. Convaincue de la vertu thérapeutique des espaces, il m'a fallu composer avec la trame en vigueur : 3.40 entre poteaux, elle-même subdivisée par une trame de 0.85, décalée de la moitié de 0.85 ; j'adore.

J'ai organisé mes meubles en fonction de cette trame et de ses parties.

Je veille à ce que le mobilier n'empiète pas sur les espaces qui me parlent et où j'aime me déplacer. L'espace central de mon séjour est vide. Il est délimité par les quatre poteaux espacés de 3.40.

En son centre, c'est l'endroit où j'aime, je l'avoue, danser seule. Le mobilier y déborde un peu, sur les côtés.

J'aime aussi, avant et après avoir couru, m'étirer face aux fenêtres de l'est, entre la façade et les poteaux. Sans que je le veuille, je suis souvent coordonnée avec leur rythme. 0.85, c'est presque une unité de passage ; normal. Quand je me risque à des postures d'équilibriste, je me place déterminée face à un poteau qui m'aide à aligner mental et corps.

Chez moi, il y a de la moquette partout. C'était déjà comme cela, quand je suis arrivée.

La moquette permet de limiter les bruits d'impact. Les dalles sont fines, 14 cm, paraît-il.

Je n'ai pas besoin de canapé, car je m'assois toujours par terre. Tout mon appartement est canapé. D'ailleurs, ma famille et mes amis aiment s'allonger au sol, bien que je leur propose des chaises, et que j'ai effectivement un canapé.

| |

0.85/2	0.85	0.85	0.85	0.85/2
je m'étire pas à pas, à 0.85				

【 】 et les poteaux m'aident à me tenir droite, 【 】

【 】 toujours entre 3.40. 【 】

|·|

L'appartement que j'occupe est situé dans la barre la plus longue : plus de 150 mètres à découper en douze niveaux. En proportion, c'est peut-être l'équivalent de quatre mille-feuilles qui se suivent. Les appartements sont traversants.

Les séjours dotés de larges baies vitrées et de balcons filants donnent sur la place Corneille et accueillent la lumière de l'ouest. Les chambres quant à elles, éclairées par l'est et protégées par la muraille de trumeaux et de bandeaux, donnent sur des places de dimensions, si j'ose dire, plus petites et intimistes.

Mon appartement est situé à l'avant-dernière travée, au nord de la barre, quasiment face au pignon de la tour rectangulaire qui domine la place de toute sa largeur. Et chez moi, on vit à l'envers. J'ai les pieds dans un bonnet et la tête dans les chaussettes. Particularité du plan, ou plutôt moindre sacrifice assumé, les séjours et chambres de cette travée sont inversés.

Je n'ai pas encore cherché à élucider la question. Je préfère qu'elle survienne un jour comme une évidence.

Il m'a semblé au départ que l'appartement en bout de barre de mes uniques voisins de palier devait être si grand (ils ont quatre ou cinq enfants), qu'il devait déborder sur « ma » travée initiale, comme pour compenser sa privation de la vue sur le grand jardin.

Désormais, je penche plutôt du côté du pignon du bâtiment voisin perpendiculaire au mien.

Pour lui répondre, un ruban de pierre banchée lui fait face également de notre côté.

Le balcon filant de l'ensemble de la barre termine sa course sur la baie vitrée de ma petite chambre, qui se retourne contre le mur aveugle. Ce dernier se prolonge le long de l'appartement de mes voisins, et ne laisse d'autre choix que de dicter l'emplacement des pièces humides, de leurs gaines, et des chambres associées. Ainsi donc, les séjours sont propulsés vers l'est. Je crois.

Quoi qu'il en soit, il m'arrive parfois de dormir sur le canapé, et de passer l'après-midi dans ma chambre.

|·|

| - |

Des questionnements se succèdent dans mon esprit.

Je sors, je marche, je regarde, je m'arrête, et parfois, je fixe.
Je suis ici et ailleurs, dedans et dehors.

Je fixe une ombre mouvante sur un mur, qui fait scintiller sa texture.
J'aime regarder l'ombre des arbres.
Je fixe une jonction, pour la comprendre, la décomposer.
Au point du jour, j'aime regarder la complexité dans la simplicité.

Je m'assois. Je regarde.
Et quand l'immobilité se fait inconfortable, je me remets à marcher.
Je réinvoque les questionnements qui m'ont visitée,
et je crois que dans le dialogue silencieux de ce qui m'entoure,
je trouve quelques petits éléments de réponse.

| - |

|-

Assise à mon bureau, je ressens un léger sentiment d'urgence, léger.
Le temps m'a manqué ; le temps court.

Je n'ai pas pu atteindre la promenade de la Cour des Longs Prés, dans la copropriété sud
de la résidence. La Place Corneille ne m'a pas laissée partir.
Ses petits riens du quotidien abritent de vastes mondes qui me chuchotent.
Autant de sujets possibles que d'événements.

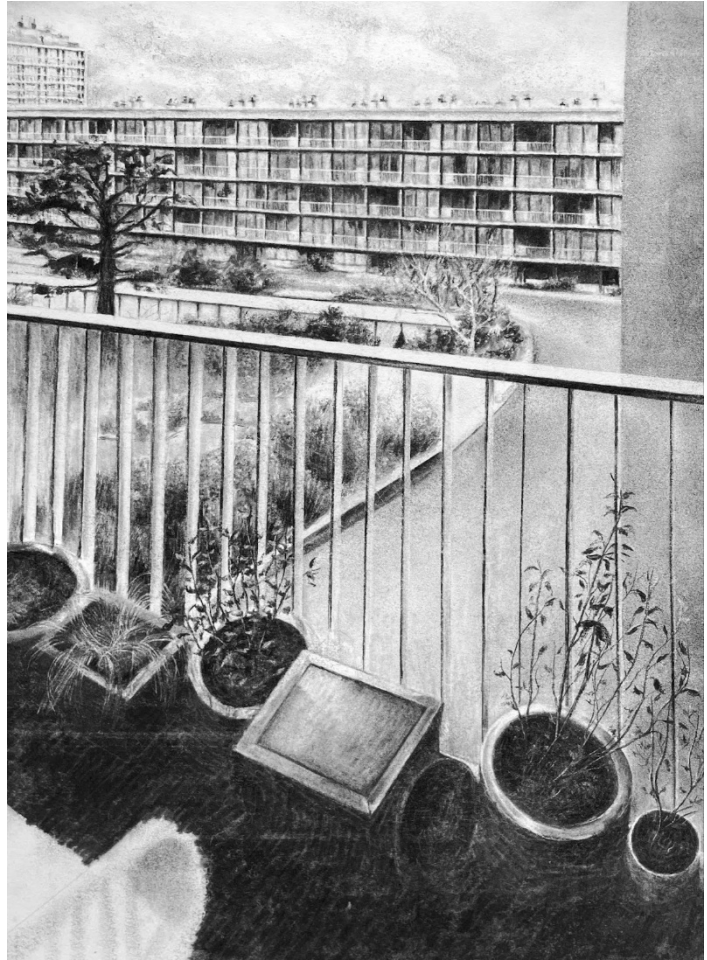
Il faut accepter de faire court et de ne pas approcher le sentiment du fini.
J'inspire et soupire ; j'accepte.
Curieusement, je commence à ressentir le sentiment convoité. Je souris.

Dehors, le ciel est noir délavé.
Les rubans de pierre des pignons sont d'un gris à faire pâlir les morts.
L'éclairage artificiel du jardin a pris le relais de la lumière du jour ;
il dissémine un peu partout des taches blanches lumineuses, comme des étoiles.
Entre elles, tout est immobile et muet.

Le monument se repose.

Une lumière bien plus forte attire mon regard. Je relève la tête.
Là-haut, pile au-dessus du studio de ma mère, la lune ronde et bienveillante me dit,
dans un silence entendu, que je devrais aller me coucher.

|-



Assise à mon bureau
fusain sur papier, 42 × 29,7 cm
© Laura Follin, 2025

Je suis Laura Follin, architecte HMONP diplômée de l'ENSA Paris-La Villette en 2018.
J'ai travaillé jusqu'à maintenant dans des agences d'architecture parisiennes, sur des projets d'ERP
principalement. Suite à définir...